



BIBLIOGRAPHIE

VERS UNE MER INCONNUE

de Michel Barnier. 139 pp. en français par Hachette, Paris, collection Pluriel-intervention, FF 55.- ISBN 2-01-278708-8

Actuel ministre de l'environnement du gouvernement français, Michel Barnier co-présidait le comité d'organisation des XVIes Jeux Olympiques d'hiver à Albertville dont le succès ont rejailli sur le Mouvement olympique et rappelé les capacités de la France à organiser de grandes manifestations sportives. A travers cet essai, il analyse en homme politique responsable, la tâche qui est celle des gouvernants dans un monde qui pose plus d'interrogations redoutables que de réponses pratiques. Ce livre ouvre sur une ex a m e n d e conscience provoqué par les réactions insatisfaites de la jeunesse de France à l'écoute de laquelle l'auteur c h e r c h e à demeurer. Après un long retour sur l'histoire du

continent européen où furent inventées les Lumières, une constante recherche du contact avec les hommes sur le terrain, dans les difficultés de leur vie quotidienne, Michel Barnier définit deux projets propres à redonner espoir aux jeunes désorientés démotivés, effrayés par l'absence des perspectives d'avenir: le partage du travail et des transports propres. *«Deux chantiers concrets mais immenses à travers lesquels se dessine un monde plus égalitaire, plus équilibré, moins pollué: pour tout dire, meilleur».*



LIVRE OFFICIEL DES XV OLYMPIQUES D'HIVER LILLE

304 pp. plus de 500 illustrations. En norvégien, anglais et français. Publié par J.M. Sternersens Forlag, Arbins Gate 3 - 0202 OSLO. ISBN 82-7201-187-5

Faites comme nous, suivez les conseils de Raymond Gafner: ouvrez ce livre à la page 38, vous y verrez la cérémonie d'ouverture des premiers Jeux d'hiver, c'était en 1924 à Chamonix. Puis sans attendre, passez à la page suivante: l'effet est saisissant. Soixante-dix ans plus tard, la cérémonie d'ouverture exprime tout ce que sont devenus les Jeux Olympiques. La plus formidable des manifestations sportives. Le grand cirque blanc de Lillehammer croule sous le monde malgré la température extrême. Et sur les pentes enneigées jaillissent les feux d'artifice symbole des seize jours de gloire à venir.

Edité par Knut Bjoernsen, animateur vedette et directeur de la télévision norvégienne, ce livre officiel des XVIIes Jeux Olympiques d'hiver a multiplié les contributions de talent. Chacune à sa façon décrit à travers un point de vue personnel ce qui a fait l'original&& de ces Jeux qui furent à ce jour la plus importante rencontre sportive de l'histoire de la Norvège. L'objectif était de produire non seulement un livre commémoratif splendide et de référence mais aussi d'offrir un souvenir historique de tout ce qui s'est passé au cours

de ces Jeux. Préfacé par le Président Juan Antonio Samaranch, il a reçu l'approbation officielle du CIO. Les contributions des directeurs du Comité d'organisation et des édiles des diverses communes qui ont accueilli des épreuves ou hébergé des visiteurs recadrent l'événement dans sa réalité humaine, présentant sereinement les difficultés auxquelles les organisateurs ont été confrontés. Mais le portrait-interview sans concession de Gerhard Heiberg, président du LOOC, aujourd'hui membre du CIO en Norvège, la contribution de Peter Ronningen, le directeur exécutif des Jeux soulignent combien l'organisation était dans de bonnes mains. Les seize jours de gloire défilent leurs moments forts sous nos yeux à plusieurs vitesses. La récapitulation des compétitions est de la plume de Knut Bjoernsen qui dans un éphéméride très complet égrènent les épreuves dont on retrouve les résultats à la fin du volume. Henry Notaker, producteur et animateur des programmes culturels à la télévision norvégienne donne un aperçu détaillé des cérémonies d'ouverture et de clôture tandis que Vetle Lid Larssen propose une réflexion sur l'art de perdre et que Jon Michelet a consacré sa page à trois vainqueurs. Markus Markusson a repris le cri de la foule: *«vas-y la Norvège et Smirnov»*, pour revenir sur la couverture médiatique et

la qualité des professionnels qui n'ont pas laissé tomber les téléspectateurs. Plus loin, ce sont les moynes mis à la disposition des techniques de communication dont on fait le compte sans oublier le public qui a droit lui aussi à son chapitre spécial où les qualités norvégiennes sont bien mises en avant, notamment la résistance aux grands froids. Les aspects culturels de ces Jeux sont passés en revue par la journaliste Unni Sunnand qui reprend tout le programme des réjouissances aussi bien à Lillehammer même que dans le reste du pays. On trouve tout dans ce livre de ce que furent ces Jeux, l'écologie de ces Jeux Verts, l'impact sur l'environnement ce qu'il en restera pour Lillehammer. La mise en page très classique est rehaussée d'illustrations extrêmement vivantes et particulièrement bien choisies, qui viennent donner tout son éclat à cet ouvrage de très grande qualité.

de Robert Parienté, roman, 424 pp. en français Editions Julliard Paris, FF 130.- ISBN 2-260-01121-7

L'ancien directeur du quotidien sportif français L'Équipe, membre de la commission de presse du CIO et collaborateur régulier de la Revue Olympique, auteur de nombreux ouvrages sur le sport publie son premier roman.

C'est un livre sur la presse, ses gloires et ses méfaits, les journaux populaires du siècle dernier et ceux qui les faisaient. Les héros sont des journalistes, esprits brillants qui ne peuvent se résoudre à la culpabilité du capitaine Dreyfus, cet officier français condamné à tort pour haute trahison. C'est une traque de la vérité au cours de laquelle apparaîtront tous les grands noms, qui de près ou de loin furent mêlées à cette Affaire Dreyfus. Ce drame, qui il y a juste cent ans, secoua profondément et longtemps la France pour ce qu'il révélait d'antisémitisme et de xénophobie dans les diverses couches de la société.

Dans un style où rebondissements et intrigues saisissent le lecteur, non sans rappeler, et ce n'est pas un hasard, les feuilletonnistes de la grande presse parisienne de l'époque, Robert Parienté brosse avec minutie et force détails, un impressionnant tableau synoptique de cette société

française du tournant du siècle. Le capitaine Dreyfus fut envoyé au bagne l'année même où le CIO était fondé. Deux ans plus tard, alors que lentement, très lentement l'idée d'une erreur judiciaire commençait à se faire jour, et que progressivement certaines voix s'élèvent contre l'injustice, il n'est pas indifférent d'apprendre que c'est l'écrivain, ouvertement antisémite et nationaliste,



Charles Maurras qui faisait pour un journal à grand tirage l'un des premiers comptes rendus (médiocre) des Jeux de la 1ère Olympiade à Athènes. Cet épisode, choisi à dessein pour les lecteurs de la Revue Olympique, montre comment le livre est maillé. Chaque personnage ou personnalité, chaque événement historique ou fictionnel, petit ou grand, est ainsi relié à un autre qui l'influence ou lui donne tout son sens, dans

une perspective nouvelle, complète. Non pas que tous les combats se vaillent, mais tout travail pour convaincre est une oeuvre de longue haleine qui souvent demande l'investissement d'une vie entière, qu'il s'agisse du triomphe de la vérité, ou plus simplement d'une bonne idée comme celle des Jeux.

Les sociétés évoluent selon les mêmes processus que la tectonique des plaques, insensiblement ou brutalement. C'est le travail de l'écrivain d'en faire la description. L'observation scrupuleuse de la réalité, profession de foi des écrivains naturalistes de cette fin du XIXe siècle, met ici en valeur et avec brio, sous la plume du journaliste Parienté, les conflits essentiels de la société française de l'époque, qui vit se heurter une France généreuse, novatrice, sportive déjà et avide d'avenir à une autre France, renfermée, xénophobe et raciste tournée vers un passé idyllique autant qu'illusoire, fabriqué de toutes pièces et dangeux.

A l'heure où apparaissait l'électricité dans les rues, où les découvertes de Pierre et Marie Curie faisaient déjà l'objet de publications, les vues animées du cinématographe étaient sur le point de bouleverser le sens de la perception, la vérité finit on le sait par s'imposer, mais ce ne fut pas un triomphe car l'obscurantisme ne désarme jamais.



BIBLIOGRAPHIE

UN LONG CHEMIN VERS LA LIBERTÉ DE NELSON MANDELA

Nelson Mandela vient de publier sa biographie. Après avoir lu les 648 pages passionnantes pleines d'émotion et de tristesse, on a envie de mieux le connaître, de lui poser des questions sur tel ou tel événement ou d'en avoir des détails. *«Une long chemin vers la liberté»* est un livre de référence sur la tolérance, le courage, la générosité, la responsabilité familiale d'un être humain qui a passé 27 années de sa vie en prison; un être exceptionnel.

J'ai rencontré brièvement pour la première fois Mandela en 1991 lors d'une mission pour le CIO dans son pays. En 1993, le Président du CIO, Juan Antonio Samaranch, qui avait accueilli Mandela l'année précédente à Lausanne et Barcelone, l'a invité à passer quelques jours de repos en Suisse et plus précisément à Montreux. J'ai été désigné pour lui tenir compagnie. C'est ainsi que j'ai passé quatre jours mémorables avec Nelson Mandela. Nous faisons chaque jour deux heures de marche à pied tous les deux, entre cinq heures et sept heures du matin. Et, depuis lors, chaque fois que nous nous rencontrons, nous parlons de notre promenade matinale. C'est avec joie que je l'ai revu en novembre dernier au Cap, au Parlement et puis au Palais présidentiel. Je pensais encore à lui

quand nous avons survolé par hélicoptère la prison sur l'île de Robben avec le Président Samaranch.

Dans *«Un long chemin vers la liberté»* Nelson Mandela décrit le bienfait de l'exercice physique et du sport en ces termes: *«Mon éducation à Fort Hare se déroulait autant à l'extérieur qu'à l'intérieur des salles de classe. Je faisais beaucoup plus de sport qu'à Healdtown. A cause de deux facteurs: j'étais devenu plus grand et plus fort et, ce qui était plus important, Fort Hare était beaucoup plus petit qu'Healdtown et il y avait moins de concurrence. J'étais capable de faire du football et du cross-country. Courir me donna d'excellentes leçons. Dans les compétitions de cross-country, l'entraînement comptait plus que les capacités naturelles et, avec de l'application et de la discipline, je pouvais compenser un manque d'aptitudes physiques. J'appliquais cette méthode dans tout ce que je faisais. Même étudiant, j'ai vu quantité de jeunes hommes avec de grandes capacités naturelles mais qui manquaient de discipline et de patience pour tirer profit de leurs dons.»* *« Si j'avais un peu pratiqué la boxe à Fort Hare, ce n'est qu'après plusieurs années passées à Johannesburg que je me suis mis à vraiment aimer ce sport. Je n'ai jamais été un grand*

boxeur. J'appartenais à la catégorie des poids lourds et je n'ai jamais eu la puissance qui aurait compensé mon manque de rapidité, ni assez de rapidité pour compenser mon manque de puissance. C'était moins la violence que la science de la boxe qui me plaisait. J'étais fasciné par la façon dont on déplaçait son corps pour se protéger, et par la stratégie qui permettait d'attaquer et de reculer à la fois. La boxe, c'est l'égalité. Sur le ring, le rang, l'âge, la couleur de la peau et la richesse n'ont plus cours. Quand on tourne autour de son adversaire, en cherchant ses points forts et ses points faibles, on ne pense pas à la couleur de sa peau ni à son statut social. Je n'ai jamais fait de vrais combats après être entré en politique. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était l'entraînement; je trouvais dans la rigueur de l'exercice une excellente façon de me décharger de la tension et du stress. Après une séance énergique, je me sentais mentalement et physiquement plus léger. C'était un moyen de me perdre dans autre chose que la lutte. Quand je m'étais entraîné le soir, je me réveillais le lendemain matin frais et dispos, prêt à reprendre le combat. J'allais au gymnase une heure et demie chaque soir, du lundi au jeudi. Après le travail, je rentrais directement à la maison, et avec

Thembi (son fils) nous allions en voiture jusqu'au Centre communautaire. Nous faisons une heure d'exercice, un mélange de jogging, de corde à sauter, de gymnastique, d'entraînement du geste, suivi de quinze minutes de musculation et d'haltères pour finir par un match amical. Si l'on s'entraînait pour un vrai match ou pour un tournoi, la séance durait deux heures et demie. Nous dirigeons les séances d'entraînement chacun à notre tour, pour développer, l'autorité, la confiance en soi et l'initiative. Thembi aimait particulièrement diriger. Ces soirs-là, les choses étaient un peu dures pour moi parce que mon fils me choisissait pour faire ses critiques. Il avait beaucoup d'autorité et me reprenait tout de suite quand je devenais paresseux. Au gymnase, tout le monde m'appelait «chef», un titre honorifique qu'il évitait soigneusement d'employer, préférant dire monsieur Mandela», et, parfois, quand il avait de la sympathie pour son père, «mon bra», qui en argot des townships signifiait «mon frère» (brother). Quand il me voyait tirer au flanc, il disait d'une voix sévère: «Monsieur Mandela, vous nous faites perdre notre temps ce soir. Si vous ne pouvez pas suivre, vous n'avez qu'à rentrer chez vous pour vous asseoir avec les femmes.» Tout le monde

adorait ce genre de plaisanteries et voir mon fils si heureux et si sûr de lui me rendait heureux.»

«Les boxeurs, sous la direction de Jerry, menaçaient de faire sécession et d'ouvrir un autre club. J'ai organisé une réunion de tous les membres et la séance a été très animée - on y parlait en sesotho, en zoulou, en xhosa et en anglais. En attaquant les boxeurs rebelles, Skipper a même cité Shakespeare, accusant Jerry de le trahir comme Brutus avait trahi César. «Qui c'est, César et Brutus?» a demandé mon fils. Avant

Avant, plusieurs fois par jour, je libérais ma colère et ma frustration en tapant dans un sac de sable plutôt que de me défouler sur un camarade ou un policier. L'exercice physique dissipe la tension, laquelle est l'ennemie de la sérénité. Je travaillais mieux et j'avais l'esprit plus clair quand j'étais en bonne condition physique, et l'entraînement est devenu une des disciplines constantes de ma vie. En prison, avoir un exutoire pour ses frustrations était une chose absolument essentielle.

Même sur l'île (l'île de Rob-

te-cinq minutes. Je faisais aussi cent tractions, deux cents assouplissements assis, cinquante flexions des genoux et différents mouvements de gymnastique.

Dans mes lettres à mes enfants, je leur conseillais vivement la pratique du sport, de jouer à des jeux de rapidité comme le basketball, le football et le tennis pour qu'ils se vident l'esprit de tous ce qui pouvait les tracasser. Si je ne réussissais pas toujours avec mes enfants, j'influais certains de mes compagnons sédentaires. La

gymnastique était une chose inhabituelle pour des Africains de ma génération. Après quelque temps, même Walter (Sisulu) fit quelques tours de jogging le matin dans la cour. Je sais que certains jeunes camarades me regardaient et se disaient: «Si un homme âgé comme lui peut le faire, pourquoi pas moi?» Et eux aussi se mettaient à la pratique du sport.»

Dès les premières rencontres avec des visiteurs de l'extérieur et la Croix-

Rouge internationale, j'avais insisté sur l'importance du fait de disposer de temps et d'installations pour faire correctement du sport. Ce n'est qu'au milieu des années 70, sous les auspices de la Croix-Rouge internationale, que nous avons commencé à recevoir du matériel. comme un équipement de volley-ball et une table de ping-pong.

A peu près à l'époque où nous avons cessé de travailler à la carrière, un des gardiens a eu l'idée de transformer notre cour centrale en court de tennis. Les dimensions étaient parfaites. Les prisonniers de la section générale ont peint la surface de ciment en vert et ont tracé les lignes blanches. Quelques jours plus tard, on a installé un filet et, tout d'un coup, nous avons Wimbledon sous nos fenêtres.

J'avais un peu joué au tennis à Fort Hare, mais je n'étais pas du tout un spécialiste. J'avais un assez bon coup droit et un mauvais revers. Mais je jouais pour l'exercice: pas pour le style; c'était la seule chose qui remplaçait en mieux les allers et retours à la carrière. Dans la section, je faisais partie des plus assidus. J'étais un joueur de fond de court et je ne montais au filet que si j'avais un coup facile.»

«Un long chemin vers la liberté» est une histoire de lutte pour la dignité et les droits de l'homme, le témoignage d'un homme tolérant qui a pardonné à ses geôliers et qui, à 75 ans, s'est fixé comme objectif en qualité de Président de la République sud-africaine de construire un pays d'union nationale, démocratique et non racial. C'est un livre à lire par tous.

Fékrou KIDANE

«Un long chemin vers la liberté», traduit de l'anglais par Jean Guilloineau, Fayard, Paris, 648 pages, Autobiographie de Nelson Mandela



Un moment de détente de Nelson Mandela avec Fékrou Kidane, en présence du juge Kéba MBaye.

que j'aie eu le temps de lui répondre, quelqu'un a dit : «Ils sont pas morts ? - Oui, a répondu Skipper, Mais la vérité à propos de leur trahison est toujours vivante !» Il'ai toujours pensé que l'exercice physique est la clef non seulement de la santé du corps mais aussi de la paix de l'esprit.

ben où il a été emprisonné pendant 18 ans), j'essayais de suivre mon ancien entraînement de boxeur en faisant du jogging et de la musculation du lundi au jeudi et en me reposant les trois jours suivants. Du lundi au jeudi, je courais sur place dans ma cellule le matin, pendant quaran-